

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

INTERIM

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 343-345

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## REVUE DU MOIS

Il n'est pas facile de remplacer un chroniqueur aussi spirituel, un politique aussi avisé que M. L. W. qui a toute notre reconnaissance pour son grand dévouement aux *Echos*. On nous sera indulgent ; le mois prochain, notre ami reprendra sa plume que de multiples oeuvres ont fait tomber de sa main.

Et maintenant par où faut-il commencer ? Le choix est difficile, ou plutôt il n'y a pas de choix, car la société contemporaine ressemble de plus en plus à une mascarade où personne ne se démasque. C'est la tour de Babel, devenue tour de Bebel, à Dresde où les socialistes allemands tenaient leur congrès. Ce qu'il s'est dit ? Beaucoup de choses sans grande importance. Les socialistes se sont disputés entre eux au sujet de la tactique. Bebel reste pour les moyens révolutionnaires ; Vollmar, plus parlementaire, aspire à jouer le Millerand allemand. Le fauteuil de vice-président au Reichstag revient aux Socialistes, mais Bebel le trouve trop doux et, en égoïste, ne veut pas que d'autres s'asseyent dedans. Le parti s'est rangé derrière son vieux tribun, assuré d'avance du succès, mais il ne faudrait pas croire que la lutte entre révisionnistes et antirévulsionnistes est finie par ce vote, elle reprendra de plus belle, à la première occasion. Ne nous en plaignons pas. X. de Maistre disait : « Quand les méchants se brouillent, la vérité se débrouille. »

Tout autre a été le Congrès de Cologne qui a réuni plus de 70000 catholiques, sujets de l'empereur Guillaume II. Là, pas de luttes intestines, pas de haine, mais de la charité. Les journaux quotidiens nous ont appris que chefs et soldats, industriels et délégués ouvriers, prêtres et députés, n'avaient qu'une préoccupation : le soulagement de la misère humaine, la guérison des âmes et des corps souffrants. On crie beaucoup après les congrès qui se multiplient indéfiniment ; il faut tout de même reconnaître qu'ils ont eu, en Allemagne du moins, des résultats heureux. Les catholiques ont maintenu leur adhésion et leur force, ils ont vaincu Bismark, et ils sont aujourd'hui les arbitres tout puissants du gouvernement impérial.

Les catholiques suisses ont compris, bien tard peut-être, ces avantages et ils ont eu, eux aussi, leur congrès, premier du nom, à Lucerne, M. le Chanoine Mariétan, qui en a été un orateur écouté, nous donne plus haut ses réflexions, nous ne nous arrêterons donc pas, si ce n'est pour souligner le succès de cette grandiose manifestation.

Ce sont là des événements qui réconfortent mais qui ne peuvent nous

faire oublier les tristes spectacles qui se déroulent en France où la onzième heure semble avoir sonné. La persécution continue, chapelles et couvent se ferment ; sur les routes poudreuses, les pauvres religieux s'en vont demander à l'étranger la pierre où reposer leur tête. M. Combes, avec un acharnement diabolique, poursuit son rôle de Julien l'Apostat, frappe du matin au soir sur les plus purs et meilleurs citoyens, uniquement en haine de la religion et de son Dieu. Dix évêques ont leur traitement supprimé. On peut juger par là du nombre de curés et de vicaires auxquels il a oté le morceau de pain !

Tout est motif au gouvernement français pour taper sur les catholiques. Il insulte la Bretagne croyante en faisant élever à Tréguier un monument à Renan, le blasphémateur et le renieur du Christ. Il la provoque dans des discours scandaleux d'impiété, prononcés sous la garde des baïonnettes. Pendant ce temps, la vraie Bretagne, celle qui croit et qui prie, est à l'église, faisant acte de réparation au Sacré-Cœur de Jésus. « Pardonnez-leur Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » C'est une parole de charité, car rien, absolument rien, pas même leur scepticisme commun, ne rapprochait Combes et son gouvernement de Renan. Renan était royaliste, Combes est jacobin. Renan a écrit sur les socialistes les pages les plus dures et les plus acérées, Combes les couvre de fleurs. Renan avait gardé pour ses maîtres de jadis une certaine gratitude, Combes n'a pas même la reconnaissance du ventre, et il a eu la cruauté de mettre à la porte d'une maison, où il avait été élevé gratuitement, de vieux prêtres à cheveux blancs qui avaient été ses condisciples. Il faut reconnaître qu'à Tréguier, Combes n'a pas du tout parlé de Renan, mais seulement des mauvaises passions du gouvernement, d'une recrudescence de la persécution, de la suppression de renseignement libre, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Comme tout cela est triste, et quand donc la France comprendra-t-elle que les peuples qui pratiquent le Décalogue prospèrent, que ceux qui le violent déclinent, et que ceux qui le nient disparaissent, selon le beau langage de *Le Play*!...

En Italie, la monarchie usurpatrice est dans le calme ; le roi et la Reine font leurs malles pour le voyage de Paris, tant de fois remis, et le peuple italien est tout à la joie de cette visite qu'il considère comme un heureux signe du temps. L'Autriche est aux prises avec la question des nationalités ; les relations se sont encore tendues avec la Hongrie depuis le discours de l'empereur à l'armée qu'il veut, non sans raison, centralisée et au-dessus de toute discussion et de toute rivalité. Le grand événement du mois en Angleterre, c'est la démission de M. Chamberlain qui, né malin, sentant décliner sa popularité, a profité des divergences de vues économiques entre lui et ses collègues pour les... quitter.

M. Chamberlain est protectionniste. Jusqu'ici l'Angleterre était libre-échangiste ; on assure même que c'est ce qui a fait sa force et sa grandeur. Il n'est, dès lors, pas facile, de retourner une opinion séculaire. M. Chamberlain ne redoute pas cette tâche et il a abandonné le ministère pour mener sa campagne protectionniste.

Mais tout cela s'efface devant les crimes qui ensanglantent la Macédoine. Le turc continue son œuvre de bourreau et d'assassin, et l'Europe laisse faire. Cette éternelle question d'Orient est pourtant son cauchemar depuis de longues années, la grande épreuve qui ressuscite à terme fixe, alors qu'on la croit enterrée. Cela peut inspirer de bons propos et des résipiscences salutaires. L'Europe a-t-elle bien répondu jusqu'ici aux bienfaits de la Providence qui l'a enrichie des dépouilles des civilisations anciennes, lesquelles avaient été auparavant départies aux nations orientales. A-t-elle toujours été attentive à adorer Dieu en esprit et en vérité ? et n'a-t-elle pas plutôt imité nos frères d'Orient qui ont déchiré le manteau sans couture de la vérité catholique ? L'Europe n'a-t-elle pas accepté officiellement, chez certains peuples, certaines erreurs et même créé des erreurs nouvelles au sujet du Christianisme, cause efficiente de la véritable civilisation ? La société européenne n'a-t-elle pas été enorgueillie par le progrès matériel, ne l'a-t-elle pas mis au-dessus du vrai perfectionnement de l'esprit humain et n'en a-t-elle pas tiré argument pour se révolter contre la loi divine, en tentant de reléguer celle-ci au nombre des fables, et en se forgeant une sorte de religion de « l'humanisme » à base d'un grossier rationalisme tendant à la déification de la matière ? Or, Dieu n'a jamais fait apparaître dans les nues un arc-en-ciel assurant les nations qui ont abusé de ses dons qu'elles ne seraient pas punies. La question d'Orient, qui peut amener une guerre universelle, est une de ces punitions. La menace peut être détournée, mais à une seule condition : c'est que les nations rentrent dans les voies de la sagesse. La Providence les a faites guérissables.

INTÉRIM